

Serge Jacquemard
L'Affaire Pauline Dubuisson

French Pulp Éditions

Policier

1.

Les crachats pleuvent. Les coups aussi.

Pour quelle foire immonde est sortie cette foule maigre, mal vêtue, que la colère brasse et qui hurle ? Populace imbécile, elle est prête à tous les excès. La liberté à peine recouvrée, elle se déchaîne, obéissant à ses bas instincts, à sa haine refoulée durant cinq années de soumission aux lois du vainqueur. Mue par l'antique réflexe grégaire, elle est prête pour la vengeance collective.

En ce mois de mai 1945, les troupes allemandes enfermées dans la poche de Dunkerque ont signé leur reddition après la capitulation du gouvernement de Flensburg, dirigé par l'amiral Dönitz, successeur désigné par Adolf Hitler qui s'est suicidé le jour de la Fête du Travail en compagnie de Joseph Goebbels, de la famille de ce dernier, et d'Eva Braun.

Pendant que les prisonniers de guerre sont conduits dans les camps et que les autorités militaires prennent le contrôle de la ville, un pouvoir parallèle s'installe. Des hommes aux visages durs, inquiétants, sortis de l'ombre, envahissent la ville. Ils ont récupéré les véhicules et l'armement abandonnés par la Wehrmacht. Les premiers sont repeints en tricolore. Sur leurs flancs, sont calligraphiés les sigles FFI, FTP ou PM pour Prévôté Militaire.

Leurs actions s'inscrivent dans la plus totale illégalité.

Un seul but les guide. Une épuration violente, voire sauvage, visant ceux qu'ils appellent les « collabos ». Cela dans la droite ligne des dizaines de milliers d'exécutions sommaires qui, depuis un an, ensanglantent la France, et devant lesquelles Paris demeure impuissant, malgré les protestations des résistants authentiques.

Affublés d'uniformes disparates, brassard tricolore au-dessus du coude, dépenaillés, foulard rouge autour du cou, le mégot aux lèvres, avinés, quelquefois commandés par des bandits de droit commun, ces énergumènes qui, de leur propre chef, se sont érigés en justiciers, ont rameuté la population. Il leur faut son soutien, son aval, pour transformer leurs initiatives en gestes patriotiques.

Ils n'ont guère besoin d'insister pour que la délation soit élevée au rang de devoir national. Les dénonciations pleuvent et les arrestations suivent. Parfois justifiées, elles ne le sont pas dans la majorité des cas. Dans le plus pur style « gangsters de Chicago », les voitures arrivent en trombe, sirènes hurlantes. Les haut-parleurs appellent la foule. Déploiement de forces devant la maison du traître. Mitraillette au poing, coups de pied dans la porte, sommaire vérification d'identité.

C'est ainsi que Pauline Dubuisson a été arrachée à sa famille.

Proies faciles, les femmes sont les premières victimes. Épouses, filles ou sœurs de miliciens émigrés en Allemagne, celles-ci sont les « politiques ». Les autres ont eu des faiblesses pour les soldats d'occupation, soit par profession, soit par amour, soit par nécessité économique, en échange de quelque argent pour acheter au marché noir le lait qui nourrira les enfants en bas âge.

« À mort, la boche ! » vomissent les mégères qui ne sont pas sans rappeler les tricoteuses de la Terreur révolutionnaire.

Les crachats pleuvent. Les coups aussi. Pauline tente de se protéger. Mollement, ses gardiens la défendent. Sans conviction, ils essaient de raisonner ceux qui sont là et qui constituent la lie de la population dunkerquoise. À dessein, ils forcent Pauline à défiler dans les rues jusqu'à la place où a été dressée l'estrade, cernée par une horde hilare. Des coiffeurs professionnels ou improvisés ont été réquisitionnés. Ils tondent et rasent les cheveux des malheureuses dont certaines portent un bébé dans leurs bras.

Hébétée, les bras levés comme on le lui a ordonné, elle marche comme un automate, le visage et les vêtements souillés par les jets de salive. Le sang coule sur son menton. Un coup de poing lui a fendu la lèvre inférieure.

Elle est poussée sur l'escalier. Un bref instant, elle pense aux victimes de la Révolution qui montaient à l'échafaud. Cependant, ce n'est pas le froid du couperet que, à peine assise sur un tabouret, elle sent sur sa nuque, mais celui de la tondeuse.

C'est une belle journée de mai. Le soleil brille haut dans le ciel.

Les plus compatissants sont les « figaros ». Ils ne sont pas fiers du travail qu'on leur impose. Les femmes autour d'elle pleurent, mais pas Pauline. Elle reprend le dessus. Avec orgueil, elle redresse la tête, défie du regard la marée humaine qui l'insulte et lui crie sa haine. Cette froideur que lui a inculquée son père remonte à la surface, fige ses traits, soude ses mâchoires, durcit ses lèvres. Cette attitude n'échappe pas à la meute qui se déchaîne.

« À mort ! Au poteau ! » scande-t-elle.

Une volée de pierres s'abat sur l'estrade. Les coiffeurs et les femmes que l'on tond essaient désespérément de se protéger. Un bébé est blessé au front. Hautaine, Pauline parvient à sourire avec mépris. Un homme, qui s'est compromis avec les Allemands dans des trafics de marché noir et qui voudrait bien se racheter en jouant les Fouquier-Tinville, agrippe un officier à brassard FFI :

« Faut la fusiller, cette salope ! »

Les cheveux de Pauline tombent sur ses épaules, à ses pieds, autour d'elle. Cette sale besogne achevée, les figaros s'écartent, remplacés par les hommes à l'uniforme indéfini. Ils déshabillent Pauline et les autres femmes ou, plutôt, déchirent leurs vêtements, arrachent les lambeaux, dénudent les corps qui se dérobent. À la peinture noire, les bourreaux dessinent de grossières croix gammées sur les seins, les ventres, les crânes tondu. La foule applaudit, rugit, vocifère.

Et, à nouveau, l'atroce parade dans les rues. Des bouches les moins sauvages fusent les *lazzis* et les quolibets. Les plus acharnés crachent et cognent quand ils le peuvent. L'ex-trafiquant de marché noir est armé. À la recherche d'une gloire sordide, il parvient à se glisser dans la queue du pitoyable troupeau et, d'une balle dans la nuque, exécute l'une des femmes, une prostituée qui montait des Feldgrau. La meute l'ovationne. Il bombe le torse, il est devenu un héros.

Après le défilé de la honte, la prison. Il s'agit d'une casemate dans laquelle subsistent les traces de la présence allemande. Partout, comme sur les ventres, les seins et les crânes tondu, des croix gammées et aussi des drapeaux hitlériens souillés d'excréments.

Dès qu'elle en a franchi le seuil, Pauline est encadrée par quatre hommes qui l'entraînent. Elle tente de résister.

« Où allons-nous ? crie-t-elle, son orgueil disparu, toute peur retrouvée.

— Entre ici. »

Elle est poussée dans une pièce vide. La porte claque sur ses talons nus. Elle parvient à se dégager et court se réfugier dans un coin, hagarde et tremblante. Collée au mur, elle comprend ce qu'ils veulent et, de toutes ses forces, le refuse. Elle hurle.

« Tu vas la boucler, oui ? »

Lentement, ils avancent vers elle, la bretelle de leur Sten passée à l'épaule, les mains en avant, crispées comme des serres, le sourire en coin, le désir plissant leurs paupières. Déjà, ils débouclent leur ceinture.

Le chef la gifle violemment.

« On te connaît, tu sais. T'as le diable au corps. Tu te faisais baiser à tout va par les Fritz. Aujourd'hui, c'est notre tour. Alors, tu vas pas faire ta bégueule ? »

Elle cherche à fuir.

« Tenez-la. »

Brutalement, deux hommes l'empoignent et la jettent sur un matelas, en pesant sur ses épaules. Elle réussit à en mordre un au menton.

« Sale garce. »

Le troisième lui écarte les cuisses et le chef s'enfonce en elle. Quand il a fini, les autres se relaient. Pauline n'en a pas fini. Son calvaire continue car, dans la casemate, les candidats au viol sont légion. Leur bestialité se débride.

Loin de là, André Dubuisson, le père de Pauline, marche à grandes enjambées dans la rue. Il est étreint par l'angoisse. Immédiatement après l'arrestation de sa fille adorée, il a revêtu son uniforme de colonel du génie et s'est précipité dans la rue qu'a désertée la foule. Derrière les volets clos, des yeux apeurés l'épient.

Difficilement, il parvient à localiser le quartier général où ont emménagé les nouvelles autorités. Son uniforme, ses galons impressionnent. On le renseigne, on le laisse passer. Tout essoufflé, il se jette dans un bureau où travaille un chef de bataillon qui s'est battu en Italie, en Provence, en Alsace et en Allemagne dans les rangs de la première armée. Saint-Cyrien, partisan d'une discipline sévère, il éprouve une grande réprobation pour les débordements populaires. Si la justice doit passer, qu'elle soit légale et légitime. Attentif, il écoute le colonel Dubuisson, accède à sa requête et lui fournit un lieutenant, douze soldats des troupes régulières et un Dodge 6x6.

Le cortège s'ébranle et part à la recherche de Pauline. Mais où l'a-t-on emmenée ?

Dans la casemate siège un tribunal du peuple. Les juges qui la composent ne possèdent aucune notion de droit. Ils sont mineurs de fond, cultivateurs, marins-pêcheurs ou métallos. Naturellement, ils se sont couverts de galons. D'ailleurs, ils se moquent bien du droit. Ils ne sont pas là pour exercer la justice officielle, mais celle de leur chapelle politique. Néanmoins prudents en ce qui concerne l'avenir et pour se garder d'un juste châtement, ils ont adopté des pseudonymes : colonel Bébert, commandant Popote, capitaine Aubergine, lieutenant Clébard. Plutôt rassurants ou rigolards, les noms d'emprunt. Hélas, il n'en est pas de même des sentences. Ici, pas de greffier, pas d'avocat, pas de notes sténographiées, pas de minutes, pas d'archives. Si la peine capitale n'était pas prononcée quatre fois sur cinq, on imaginerait que c'est une justice à la bonne franquette, un dialogue bon enfant entre le président de la cour et

l'accusé. Il faudrait aussi que ce dernier se bouche les oreilles car, sous ses pieds, il entend les rafales de mitraillette des pelotons d'exécution.

Les audiences sont courtes. Le peuple est impatient. Il n'aime pas attendre. Sommaire interrogatoire :
« Comment tu t'appelles ?

— Pauline Dubuisson.

— Date et lieu de naissance ?

— Le 11 mars 1927, à Malo-les-Bains.

— Ben dis donc, tu te distingues. T'as un drôle de passé déjà. Combien tu t'en es envoyé de marins de la Kriegsmarine ? »

Elle se contente de serrer contre son corps la chemise et le pantalon, trop larges, récupérés dans le magasin d'habillement de la casemate et qu'on lui a jetés à la figure pour qu'elle ait l'air digne devant le tribunal du peuple.

« Seulement voilà, quand on fricote avec les Fritz, on leur balance des renseignements aussi. T'aurais pas un peu mouchardé des patriotes ?

— Jamais ! s'indigne-t-elle.

— Y a des gens qui t'ont dénoncée.

— Ce sont des menteurs.

— Menteuse toi-même ! crache le procureur. Camarades, faut pas se fier à son âge. Elle n'a que dix-huit ans, mais c'est déjà une sacrée croqueuse de nazis. Nous avons des témoins. Elle a cafardé à la Gestapo. Je réclame la peine de mort. »

Coup de tête du président à droite, puis à gauche. Les juges opinent.

« Pauline Dubuisson, tu n'as rien à ajouter ?

— Je suis innocente ! Si j'ai couché avec des Allemands, c'est par amour.

— L'amour pour les ennemis de la patrie, c'est de la trahison. Les traîtres, on les fusille. Ce sont les ordres. Tu es condamnée à mort. Emmenez-la. »

Pas d'appel, pas de recours, pas de cour de cassation, pas de grâce présidentielle. La sentence, ici, est immédiatement exécutoire.

On l'entraîne, elle se débat furieusement. Crochetée sous les aisselles, elle est remorquée vers l'escalier où débouchent son père, l'officier et les soldats qui braquent leurs armes.

« Pauline ! »

Son père l'arrache aux brutes qui se rebellent, l'écume aux lèvres.

« C'est une salope de collabo ! tentent-ils d'expliquer au lieutenant qui reste indécis devant les brassards FFI.

— Vous avez des ordres ! » fustige le colonel Dubuisson.

L'officier sort de sa torpeur. Ses doigts claquent à l'intention de ses hommes qui sont des tirailleurs marocains sans états d'âme. Ceux-ci encadrent l'adolescente et l'escortent vers le 6x6. Les bourreaux n'osent tirer. Ce serait trop gros. Ils vont se plaindre au colonel Bébert qui sort en trombe de la salle où siège le tribunal. Trop tard. Le 6x6 démarre sur les chapeaux de roue en direction du QG. Le chef de bataillon responsable de l'opération se montre pessimiste.

« Je ne peux assurer sa protection, regrette-t-il devant une Pauline qui, secouée par un tremblement nerveux, pleure à chaudes larmes, malgré le regard réprobateur que son père pose sur elle. Si ces gens en

ont l'occasion, ils retourneront la chercher à votre domicile. Pour ne pas perdre la face devant la population, ils la tueront sur place. Suivez mon conseil. Emmenez-la hors de la ville. Je laisse l'officier, les soldats et le Dodge à votre disposition.

Le colonel Dubuisson remercie chaleureusement. Il a des amis sûrs à Saint-Omer, distante de Dunkerque d'environ cinquante kilomètres.

Le chef de bataillon envoie chercher un uniforme d'AFAT, les auxiliaires féminines de l'armée de terre, puis fait signe à André Dubuisson de le suivre dans le bureau contigu.

« Finalement, l'accusation est-elle fondée ? Votre fille a-t-elle couché avec des Allemands durant l'Occupation ? »

Le père de Pauline le fixe d'un regard à la fois glacé et sévère. Son visage reste de marbre. Le chef de bataillon en est gêné.

« Elle est bien jeune. » murmure-t-il.

Le colonel Dubuisson ne répond pas. Il ressort pour retrouver sa fille toujours en pleurs.

Ce soir-là, elle dormira à Saint-Omer, d'un sommeil peuplé de cauchemars.

